

Donner leur juste place aux émotions, longtemps dévalorisées et rejetées, leur juste place dans la salle de classe de langues. Faire en sorte que l'apprenant soit sécurisé sur le plan des affects et des émotions surtout quand il s'agit d'apprentissage des langues qui touche à son identité. Tel est l'objet du livre de **Delphine Guedat-Bittighoffer** paru en 2024, *Les émotions au cœur du processus d'enseignement-apprentissage des langues*.

PROPOS RECUEILLIS
PAR JACQUES PÉCHEUR

ENTRETIEN AVEC DELPHINE GUEDAT-BITTIGHOFFER

© Shutterstock

« IL FAUT ÊTRE ÉMOTIONNELLEMENT ENGAGÉ DANS L'APPRENTISSAGE »

Vous assumez une dimension autobiographique à partir de vos origines alsaciennes entre plusieurs histoires, plusieurs regards à l'origine d'émotions multiples. Vous en faites le lieu d'énonciation de la perspective que vous défendez et illustrez. Mon propos part en effet d'un double point de vue. Le point de vue de l'enseignante que j'ai été pendant 20 ans et de ses multiples expériences en France et à l'étranger, dans des types d'établissements très différents dont 10 ans auprès d'élèves allophones, autant d'expériences qui ont nourri ma recherche, une recherche

pragmatique et interventionnelle, ce qu'on appelle aujourd'hui une recherche collaborative qui constitue mon ADN d'enseignante-chercheuse. Et puis le point de vue de mes origines : mon origine alsacienne, celle de mes parents qui ont vécu au début du XX^e siècle et qui ont connu beaucoup de situations et d'humiliations dans l'utilisation

« J'ai toujours baigné dans plusieurs langues, l'allemand, l'alsacien, le français. »

de la langue alsacienne. Cela fait partie de ma biographie langagière : j'ai toujours baigné dans plusieurs langues, l'allemand, l'alsacien, le français.

Plutôt qu'à l'apprenant, catégorie didactico-technocratique, vous vous intéressez à l'élève... c'est-à-dire à l'individu corporé. Ce n'est pas sans conséquence dans votre approche de l'apprentissage.

J'envisage en effet l'autre dans son entier et la didactique du FLE a longtemps vu le groupe-classe

comme un ensemble compact accordant peu de place à l'individu. Il a fallu attendre Piaget qui a mis en lumière l'élève, l'individu dans sa globalité avec ses propres intérêts et ses propres besoins. Et c'est Philippe Meirieu dans son dialogue avec le neuroscientifique Grégoire Borst autour de l'articulation entre neurosciences et pédagogie qui disait récemment qu'il faut prendre en compte les variables sujet, c'est-à-dire l'histoire de chaque individu, ses origines culturelles et sociales, ses rencontres, ses expériences, ses réussites et ses échecs... et moi, j'ajouterai, ses émotions. Ici je citerai

Jane Arnold qui dit que l'enseignant, l'éducateur est là pour aider l'élève à développer son potentiel en tant que personne, pour prendre en compte la dimension affectivo-émotionnelle dans l'apprentissage. Nier ça, c'est aller dans un mur.

Peur, inconfort, anxiété... ces émotions sont des moteurs du décrochage et ne sont pas prises en compte dans l'apprentissage. Pour quelles raisons ?

On mesure aujourd'hui les conséquences de la non-prise en compte par l'école de ces éléments. On a été dans le déni face à l'expression de ces émotions. Certes, l'école commence à bouger en parlant de compétences psycho-sociales mais on est loin du compte. Je rejoins ici mes collègues Frédéric Cuisinier et Francisco Pons qui ont déclaré que les émotions constituent la face cachée du triangle didactique élève/enseignant/savoir. Et ce n'est pas de triangle dont il faut parler mais de losange en y intégrant les émotions. Des émotions qui ont longtemps été niées à cause de cette opposition séculaire entre raison et émotion et que l'école avait choisi son camp, celui de la raison, de la rationalité, du savoir et surtout ne pas céder à tout ce qui pouvait entraver l'exercice des fonctions cognitives jusqu'à, comme le dit Christophe Marsollier, organiser une anesthésie des émotions. Or, on s'est rendu compte à partir des travaux des neuroscientifiques, que l'émotion était liée à la raison. Et la motivation est liée à l'émotion : l'émotion donne l'impulsion à l'action et apprendre, c'est une action. Il faut être émotionnellement engagé dans l'apprentissage parce que sans ça, il n'y a pas de motivation. Dans l'apprentissage des langues, ce processus est encore plus fort parce que dans les langues, c'est votre identité, votre culture qui sont mis en jeu. On est dans l'ordre de l'intime. La situation d'apprentissage d'une langue étrangère est en effet anxigène par nature tant elle met l'élève dans une grande vulnérabilité émotionnelle. Il faut citer ici Elaine Horwitz qui a beaucoup travaillé

« L'éducateur est là pour aider l'élève à développer son potentiel en tant que personne »

sur l'anxiété langagière qui compare l'anxiété langagière des élèves à un « pink dresses room » où vous arrivez en rose là où le dress code suggérerait le noir et que tout le monde vous regarde... Eh bien c'est la même chose qui se passe quand vous allez prendre la parole dans une nouvelle langue et que tout le monde vous regarde. Dans le milieu scolaire, les élèves ont peur de parler parce qu'ils sont tétanisés par cette anxiété langagière : or, si vous ne parlez pas dans une langue étrangère, vous ne pouvez pas communiquer. Les élèves sont toujours face à leur peur : la peur de l'erreur, la peur d'être moquée, la peur d'être mal notée... De là à les mettre en confiance, le chemin à parcourir est long.

Quels rapports entretiennent systèmes linguistiques et systèmes émotionnels ? Et quelle didactique construire qui prenne en compte ces systèmes émotionnels ?

On travaille sur une émotion positive qui est, ce que Jean-Marc Dewaele appelle l'« enjoyment », que l'on pourrait traduire approximativement par plaisir, excitation mais, que lui, se refuse de traduire parce qu'il trouve dans le mot « enjoyment » un engagement cognitif qu'il ne retrouve ni dans le mot désir, ou plaisir. Comment on peut faire éprouver aux élèves de l'enjoyment dans la classe ? Je me réfère ici à Catherine Guegen (*Heureux d'apprendre à l'école*, Les arènes, 2028 (NDLR) qui prône que l'élève se sente en sécurité dans la classe qui lui offre les conditions de surmonter sa peur. Quand un élève est sécurisé, il se crée de l'ocytocine qui est la molécule de l'empathie, de la coopération, de l'attachement, du bien-être qui augmente la dopamine qui, elle-même, stimule

la motivation et la créativité. C'est tout un cercle vertueux qui se met ainsi en place. On est dans l'ordre de la bientraitance, du *care*, de celui qui s'occupe de toi que l'on peut opposer à la maltraitance émotionnelle. De nombreuses approches peuvent être convoquées qui permettent cette approche sécurisante de la prise de parole en classe : celles liées aux disciplines artistiques comme le slam, la musique, le théâtre, le hip-hop qui entrent dans la pédagogie de projet. On accorde aussi une importance particulière à l'ANL, l'approche neurolinguistique qui est basée sur des principes qui peuvent faciliter la prise de parole en classe et du point de vue affectivo-émotionnel sécuriser les élèves, qu'ils se sentent bien. L'ANL développe la compétence à l'oral, favorise la prise de parole, crée des situations de communication et d'interactions authentiques où l'on parle de soi avec un véritable engagement émotionnel. Quand les élèves

se rendent compte qu'ils peuvent dire quelque chose d'eux-mêmes dans la langue, cela augmente leur estime d'eux-mêmes.

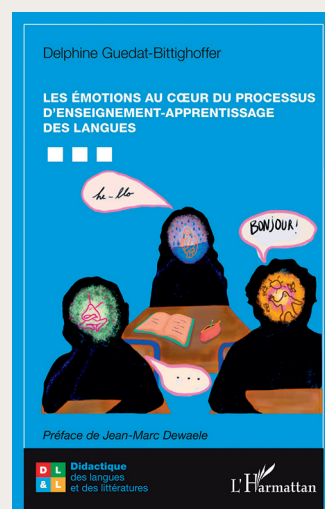
À quoi ressemble la classe dans votre approche. Dans votre perspective, l'élève au centre de l'apprentissage, ça veut dire quoi ?

Plutôt que l'élève, c'est la relation pédagogique qui est au centre. Je ne pense pas que l'un (l'enseignant, l'élève, l'objet d'apprentissage) soit plus au centre que l'autre. Ce à quoi nous invitent les modèles de Legendre, le modèle SOMA (sujet, objet, milieu, agent) ou de Stern qui restitue la didactique à sa juste place, c'est de remettre la pédagogie, la relation pédagogique au centre, dans le sens où elle est liée à la didactique, à l'objet d'apprentissage, au milieu. C'est ce sur quoi on devrait se recentrer et sur la dimension psycho-affective ou affectivo-émotionnelle.

Le CECRL a fait de l'enseignant un ingénieur des savoirs. Quelle place lui assignez-vous dans votre approche de l'apprentissage ?

Bien sûr, l'enseignant doit disposer de compétences professionnelles issues de l'ingénierie pédagogique mais c'est vrai que pour moi l'enseignant est bien plus qu'un simple technicien, il joue un rôle central dans l'apprentissage des élèves : il doit faire preuve de vraies compétences psycho-sociales, d'empathie, il doit éprouver des émotions, distiller de la contagion émotionnelle qui permet de faire progresser les élèves. Et pour ce faire, il est urgent de prendre en compte ce que Claude Germain appelle les savoirs d'expériences de l'enseignant. Qui mieux que l'enseignant sait juger de la pertinence de telle ou telle proposition de nature pédagogique ; c'est l'enseignant qui s'appropriera les méthodologies et c'est à cette condition qu'il éprouvera du plaisir à enseigner. Tout est une question de confiance. ■

Delphine Guedat-Bittighoffer est enseignante-chercheuse-HDR en sciences du langage à l'Université d'Angers. Elle s'intéresse à la dimension affectivo-émotionnelle dans l'apprentissage des langues et notamment en contexte scolaire.



Delphine Guedat-Bittighoffer, 2024, *Les émotions au cœur du processus d'enseignement-apprentissage des langues*, collection Didactiques des langues et des littératures, L'Harmattan.